
DES PRINCIPES D'UN RÉEL PRÉSENT EN VUE D'UN FUTUR IMAGINÉ

ANGÈLE KREMER-MARIETTI

Une bonne partie des modes de gouvernement des techno-sciences a depuis longtemps fait ses preuves; et il reste encore à caractériser les modes nouveaux de gouvernement et d'administration des nouvelles techno-sciences. Du point de vue du domaine philosophique qui est le mien, il semble, à l'examen, qu'actuellement bien des questions soulevées par telle ou telle discipline particulière ne puissent demeurer exclusivement la propriété définitive de cette discipline, je veux dire laissées exclusivement sous la seule conduite d'un unique discours semblable à lui-même, quels que soient les avatars du siècle. Et ces « avatars » désignent autant les recherches en général que les événements historiques les encerclant. Du moins les historiens contemporains peuvent-ils témoigner de la signification et de la diversité des différents cercles d'appartenance qui entourent une quelconque recherche, fût-elle strictement scientifique. Et, en ce qui concerne spécifiquement le domaine de la philosophie, je souligne qu'il existe actuellement, du moins dans la philosophie occidentale contemporaine, deux grands courants philosophiques: la philosophie dite « continentale » et la philosophie dite « analytique », deux courants implicitement et abusivement statués par les philosophes eux-mêmes en domaines étanches l'un à l'autre et bien séparés: séparation que, sur de nombreux sujets, au sein de ladite philosophie continentale, je conteste en m'informant dans le vif de la philosophie dite analytique ! Un plaidoyer en faveur d'un certain décloisonnement entre ces deux styles philosophiques de pensée et d'écriture est activement déployé dans un essai récent (Babette E. Babich, *La fin de la pensée*, Paris, L'Harmattan, 2011).

Qu'elles soient scientifiques ou philosophiques, il existe un certain nombre de questions ou de recherches qui interrogent des domaines différents; je pense, par exemple, à la définition des rapports entre le corps et l'esprit, qu'il m'a été donné d'aborder d'un point de vue philosophique sans pouvoir ni devoir en déterminer une solution définitivement tranchée, c'est-à-dire, disons-la plutôt « en attente » — pour des raisons évidentes de considérations scientifiques incontournables. Ainsi, toute philosophie bénéficie d'un langage qui peut se diversifier plus ou moins avec tout nouveau philosophe qui, chaque fois, est libre de s'en créer un

Université Jules Verne, Amiens. Groupe d'Études et de Recherches Épistémologiques, Paris.
angele.marietti@chello.fr

nouveau qui lui soit propre et puisse convenir à l'originalité de sa pensée. Cette appropriation conjuguée du langage et de la pensée manifeste le fait qu'en général pensée et langage sont intimement liés. C'est pourquoi la question du langage et de toute terminologie ne peut demeurer sans conséquence dans toute discipline et en particulier en philosophie. Toutefois, dans bien des questions philosophiques annexes à des problèmes étudiés et traités dans les différentes sciences, les termes et les notions utilisés sont souvent, sinon strictement identiques, du moins fort similaires à ceux que la philosophie doit utiliser à son tour quand elle aborde les mêmes questions de son point de vue. Ces données générales étant posées, je dois plus précisément aborder mon cas particulier et même à l'aide d'une publication qui me servira d'exemple, à savoir le texte même d'un ouvrage que je suis en train de publier et qui s'intitule *Les ressorts du symbolique* (Paris, L'Harmattan, 2011). Analyse qui me mettra dans la position de devoir éclaircir mes conceptions personnelles : ce dont je dois par avance m'excuser.

L'interdisciplinarité s'avère être une nécessité dans la recherche philosophique et elle se confirme tout à fait possible sur la plupart des terrains. C'est même une condition incontournable du moins en faveur d'un discours philosophique sérieux et cohérent ; il existe, en effet, très peu de chapitres de l'examen d'une question philosophique qui puissent se contenter d'affirmations indépendantes d'une vérification objective. Pour ma part, j'ai tenté de me situer à un point de vue qui soit juste concernant une interrogation donnée avec l'intention ferme d'appliquer consciencieusement la décision kantienne de distinguer intégralement entre « croire » et « savoir ». C'est pourquoi, voulant traiter des plus hautes questions sans vouloir heurter de front certaines croyances courantes de la conscience commune, je me suis établie à un niveau originaire et symbolique, que j'ai dénommé « le symbolique », comme au point d'amarce de toute pensée élaborée et propre à générer par faisceaux les ensembles catégoriels de la réflexion humaine. C'est ainsi que j'ai exprimé quelle était ma perspective sur le fait que toute pensée de la transcendance relève du symbolique, autant la notion de sublime que les conceptions supérieures les plus élaborées. C'est dans ce domaine culminant que je vois l'humanité aspirer à vivre et surtout à respirer librement. Donc proposant une ouverture ou une hauteur de vue, par cette ambition j'avouais espérer entraîner tout « candidat » ne reculant pas devant l'effort soutenu ni l'exigence absolue de la volonté. Et mon vœu demeure de fondre la plupart des disciplines, non pas en une seule, mais en une multitude de rivières émanant d'une source commune, le *symbolique* qui préside à nos pensées les plus sophistiquées comme les plus rigoureuses, telles les mathématiques ou la poésie.

Le futur visé dans cette conjonction à reconnaître me semble parfaitement honorable : au-delà des cheminements les plus variés et même les plus pittoresques, c'est toujours redécouvrir l'humanité comme un vaste ensemble dont les parties essentiellement diverses demeurent cependant coordonnées et durablement conviviales. Les possibilités de l'action humaine ont jusqu'ici toujours été exploitées sur la base de certaines formules philosophiques acceptées par le grand nombre, mais dont après coup on dira qu'elles furent « idéologiques » ou même, dans certains cas, qu'elles sont bien religieuses. Sans doute, changer la visée en veillant sur la reconnaissance obligée de la base de départ pourrait réellement déboucher sur un futur meilleur, en dehors de toute concurrence soit éthique soit philosophique. Pour que cette *idée de symbolique* puisse participer favorablement au devenir pacifique de l'humanité, encore faut-il parvenir à l'acceptation généralisée de la tolérance, c'est-à-dire, à la bonne volonté de vouloir effacer les différents idéologiques et/ou théologiques qui se sont emparées des cerveaux et des cœurs humains, au point de souvent aboutir à la destruction et à la mort de l'Autre, en dépit de toute compassion et de tout enseignement dit universel. Le discours philosophique peut se situer dans le quotidien, mais aussi au-delà d'une synthèse de tous les savoirs : précisément, au-delà même de ce qu'il est possible de savoir à une époque donnée. Si bien que la philosophie dite éternelle peut puiser ses racines dans l'histoire, puisqu'elle se meut toujours dans le fleuve ininterrompu de l'histoire. Or, l'historique n'est pas sans entretenir des rapports avec la loi, le sentiment de valeur et la norme d'action, autrement dit : les soubassements mêmes à la fois de la vie intérieure et de la vie sociale et collective.

Il est clair qu'une recherche conséquente dans le domaine de la philosophie une fois élaborée selon la pratique de cet art, et finalement conçue avec la finalité comme pratique éducationnelle implique, dans sa réalisation, que soient prises en considération les nombreuses pratiques déjà existantes, et parmi lesquelles la discussion philosophique pure et simple, telle que pourraient la pratiquer à l'école les enfants les plus jeunes, accompagnés, entendus et soutenus par leurs maîtres. Et cela, sur le principe même que le discours philosophique ne saurait avoir de meilleur cadre politique que celui de la démocratie ; mais aussi, inversement, il est évident que la démocratie est, par excellence, une inspiratrice de philosophie, une excellente éducatrice en matière de vie citoyenne et environnementale. Enseignement philosophique et démocratie étant des termes complémentaires, l'exercice de la citoyenneté implique le gouvernement de soi ; et ce dernier commence bien avant l'âge des élèves en classes terminales. Entre le déterminisme de la vérité scientifique et l'indétermination de la liberté morale, se situe un large interstice concret : qu'il soit fait du climat planétaire, de l'évitement de la pollution, de la stratégie

réci-proque des nations, de l'économie mondialiste, des recherches en laboratoire, des décisions de justice, des injonctions religieuses et, toujours en premier et dernier ressort, des comportements humains. Ceux-ci peuvent s'améliorer sous l'effet du dialogue philosophique tel qu'il fut pratiqué essentiellement par Socrate, sur la place publique : c'est-à-dire dans un langage et par un discours accessible à tous, même si les références n'en sont pas moins les multiples travaux scientifiques dûment conduits par des équipes de chercheurs hautement compétents. L'imaginaire s'ajoute au symbolique pour se conjuguer avec le plus heureux effet.

Mon ambition demeure de tenter de poser les fondations d'une théorie générale du raisonnement sur le terrain de la philosophie en tant que philosophie, en cherchant quels sont les termes présupposés de la recherche philosophique et ce qu'ils signifient. Je suis préoccupée par le problème de l'origine épistémologique, relatif à toute symbolicité, liée à l'action ou à la connaissance. Par 'symbolicité', je désigne ce qui préside à toute représentation humaine ayant prise efficace sur l'humain. Dans toute symbolisation, dans le travail vers la symbolicité, il est possible de repérer comme une « loi qui institue le temps » avant même qu'il n'y ait un temps reconnu, car dans toute mise à jour de la « loi qui institue le temps », je vois l'élément primordial de concrétisation temporelle autant de l'action morale et politique que de la pensée scientifique. Action et connaissance dépendent d'une symbolisation en acte, qui donne naissance au symbolique quel qu'il soit, et donc à toute « symbolicité » en général. Dans la mesure où une éthique présupposée a prédéterminé une conception du temps, qui, elle-même, a prédéterminé la forme du savoir classique, on peut voir le problème de la symbolisation se retourner en problème d'autorisation ou de légitimation obnubilant l'ancienne métaphysique de l'être en tant qu'être.

C'est pourquoi j'affirme que la philosophie peut non seulement se prononcer quant au monde réel, mais encore participer à sa réalisation, à la fois sur la base de la *totalité* dans laquelle nous voulons le penser et sur le critère d'*universalité* qui s'en dégage. Il s'agit, à la base, d'une universalité naturelle, puisque notre première nécessité afin d'accomplir tous nos projets, quels qu'ils soient, est bien de suivre, avant tout, les lois de la nature. L'unité humaine, au-delà des idéologies ou des croyances, peut être conçue comme une totalité biosociologique évoluant au cours de la totalité d'un milieu avec lequel elle est en échange : l'aperception objective de cette réciprocité de base, qui est celle-là même établie entre un organisme et son milieu. Réciprocité qui implique d'établir extérieurement à elle une position universaliste, concrètement fondée sur la solidarité de l'interaction de l'humain et de l'univers, passant nécessairement par la solidarité de tous les humains entre eux au-delà de toute confession. Le dialogue peut donc s'établir entre nos exigences de précision et notre besoin d'imaginaire.